



L. D'ASCO Rédacteur en Chef

ABONNEMENTS Lyon et Départements li-mitrophes... Un an... Fr. 10

REDACTION ET ADMINISTRATION 6 - Placé des Terreaux - 6

LE BAVARD DE LYON

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

DAUBRUCK

Secrétaire de la Rédaction

INSERTIONS

CHEZ M. V. FOURNIER 44 - rue Confort - 44

VENTE EN GROS

chez M. ÉVRARD, rue de la République, 48

LE MONT-DE-PIÉTÉ

LES RÉGATES LYONNAISES

Vente justifiée : 19.000 Numéros

Lire à la 2^{me} page

LA SILHOUETTE DE LA MÈRE LA PIPE

Lire à la 3^{me} Page

CÉLÉBRITÉ LOCALE

M. BAVOZET

L'Arme de Basile

Une fois n'est pas coutume; essayons aujourd'hui de parler le langage cher aux Jantets de la presse prud'homme...

Les amateurs de la satire gouailleuse ne seront pas contents, mais que celui qui n'a jamais pontifié nous jette la première pierre.

N. B. — Nous ne répondons pas, cependant, de conserver notre sérieux jusqu'au bout, mais nous ferons notre possible pour cela, du reste « à l'impossible nul n'est tenu. »

M. Jantet (Lucien-Napoléon), avec une naïveté qui frise la bêtise, ou si vous aimez mieux, avec une outrecuidance qui frise la mauvaise foi, continue à confondre le jour et la nuit, le grave Progrès avec le joyeux Bavard, et les rédacteurs du premier avec ceux du second.

Ou Monsieur Jantet croit à ce qu'il dit et l'épithète de naïf lui revient de droit, ou il n'y croit pas et essaye de tromper ses lecteurs, alors c'est un farceur.

Je penche pour la dernière supposition et dis carrément au Lyon Républicain, vous avez menti, en affirmant que le Bavard est rédigé par des rédacteurs du Progrès, ce qui est faux et vous le savez bien.

Vous avez menti, en disant que « depuis le premier numéro le Bavard a injurié et diffamé un journaliste qui a toujours occupé avec honneur — on n'est pas plus modeste — sa place dans la presse lyonnaise.

L'agressivité violente, puis qu'agressivité il y a, n'est pas venue du Bavard, mais du Lyon Républicain qui, aveuglé par sa haine et sa jalousie, a pris en main la cause de Elodie et autres baronnes de trottoir, espérant démolir le Progrès à coups de Bavard. Il en a été pour sa courte honte, il n'a fait qu'augmenter le succès de l'un et de l'autre, et précipiter la chute du Lyon.

Donc, lorsque nous avons remis les raves dans le panier à Jantet, c'était à notre corps défendant, et depuis, nous n'avons pas écrit un mot qui ne fût une réponse à des attaques diffamatoires au premier chef.

Le Bavard n'avait et ne pouvait avoir, dans le principe, nul motif d'animosité contre Lucien-Napoléon s'il l'a visé c'est sans parti pris d'hostilité. Frondeur de sa nature, le Bavard s'est amusé à critiquer la vanité des sots, à rire de la sottise des vains, à enlever le masque des faux sages, c'était son droit. Si quelque fois ses flèches ont dépassé le but, ceux qui en ont été atteints en ont ri; mais M. Jantet, qui a l'épiderme sensible, M. Jantet, qui se trouve dans la catégorie des sots, s'est fâché tout rouge, et la jalousie aidant — jalousie justifiée par le succès du Progrès et la dégringolade du Lyon, — il s'est permis de gros mots, mélangés de traits d'esprit

semblables aux entrechats d'un hippopotame.

Mal lui en prit. Le Bavard, qu'amusait beaucoup ces attaques, y riposta gaillardement et deshabila gentiment le pontife du Lyon Républicain. De sorte que la galerie s'égayait fort et que la dégringolade du journal à Jantet s'accroissait de plus en plus.

Voici pour le fait d'avoir, dès le premier numéro, attaqué M. Jantet.

Pour l'accusation de diffamation le mensonge est plus flagrant encore, car jamais nous n'avons diffamé ou calomnié M. Jantet. Nous le dédions de trouver dans les colonnes du Bavard, autre chose qu'une satire plaisante contre ce prétentieux personnage qui, quoiqu'il en dise, aurait parfaitement dû en laisser aller un procès si nous lui en eussions fourni l'occasion. Ce qui n'a pas eu lieu.

Avant de nous accuser de calomnie et de diffamation, relisez, M. Jantet, vos articles qui suent la haine et la jalousie. Nos satires plus ou moins acerbes, selon que votre attaque était plus ou moins violente, puis interrogez votre conscience — si elle ne vous a pas encore faussé compagnie — et dites lequel est le diffamateur du Lyon Républicain ou du Bavard de Lyon.

Est-ce calomnier M. Jantet que de ne pas lui accorder la valeur qu'il s'attribue généreusement, de ne voir en lui qu'un pédatant essayant de capter les nigauds?

A moins d'être aveugle ou idiot on ne peut se tromper sur le personnage auquel on a essayé d'élever un piédestal avec du papier mâché, de tailler un manteau de journaliste avec des lambeaux de phrases pillés à droite et à gauche.

Que diable voulez-vous, mon pauvre Lucien, tout le monde ne peut décrocher la timbale; vous êtes arrivé en retard à la distribution; cependant votre cas ne serait point pendable si un peu de bon sens venait faire oublier le manque d'esprit.

Croyez moi; soyez plus modeste et vous n'y perdrez rien. Continuez, dans vos moments perdus, à baptiser les cloches et dans vos heures de travail, à pontifier à coups de ciseaux, mais laissez de côté l'arme de Basile et la plume de Juvénal, votre main ne sait manier habilement ni l'une ni l'autre — vous voyez que je vous rends justice; — et surtout gardez-vous des relations avec certains personnages, elles sont compromettantes pour un journaliste soucieux de sa dignité.

C'est ce que je vous conseille, dans votre intérêt.

Votre ennemi intime,

LE BAVARD.

PETITS ET GRANDS HOMMES DU PALAIS

M^{re} HENRI LAGRANGE

D'aucuns se plaignent; nos portraits sont trop flattés; ils le croient, ils demandent des photographies sans retouches. Ce sont des puritains, des implacables; si nous esquissons leur silhouette, ils crieraient au scandale, ils ne souffriraient que l'éloge pour eux, ils demandent le blâme pour d'autres.

Certes, le barreau de Lyon ne compte pas que des Cicérons et des Démétrés, ainsi il y a M^{re} Perrot, mais pourtant les Dulac, les Mathevon, les Arcis, les Genton, les de Villeneuve, d'autres, ne sont pas à dédaigner. La critique n'est pas toujours aisée. Un homme est honorablement connu, il a des amis, il plaide avec chaleur, on le sait bienveillant et on le dit honnête; nous suivons le monde. Notre criterium c'est tout. La politique n'a rien à y voir, nous n'avons pas de drapeau; nos opinions sont à nous, nous ne les livrons pas, nous ne les étalons pas; elles ne sont pas à vendre. Nous glanons dans toutes les parties. Hier,

M^{re} Gubian, un républicain, aujourd'hui, M^{re} Lagrange, un conservateur.

M^{re} Henri Lagrange est un enfant de Lyon; il est né à Caluire, il y a 35 ans. Il est de petite taille, il se rase entièrement le visage, une figure de l'ancien régime. Il serait superbe sous la perruque Louis XV, poudré, pommadé et musqué comme un abbé de cour.

Il est de race. Son père était magistrat sous l'empire, et son cousin procureur général à Alger et à Riom. C'est au séminaire d'Alger que M^{re} Lagrange a été élevé.

Avocat au barreau de Lyon, il fit rapidement sa carrière.

Il entra dans la magistrature, et par la grande porte. On le voit substitué à Gex, à Montbrison et à Lyon.

Arriva la fameuse affaire des décrets. Fidèle à son passé, il donna sa démission. M^{re} Lagrange a la conviction de son opinion: un éloge qu'on n'adresse pas à tous. La politique n'est souvent qu'une palinodie; un monde de pantins faisant danser d'autres pantins. Les gens de principe sont clair-semés. Dans quelque rang qu'on les trouve, on les salue, ou l'on doit les saluer. L'intolérance est le fait d'un esprit étroit. On n'en doit pas avoir, surtout en politique. L'homme convaincu d'un but: la grandeur de son pays. Il prend telle route qui lui convient pour arriver à ce but; l'un interroge l'avenir: prévoyant une aurore; l'autre se tourne vers le passé: espérant en ce soleil, disparu derrière l'horizon. L'un marche, l'autre attend. Nous sommes avec le premier, mais nous estimons le second.

M^{re} Lagrange est de ceux qui attendent. Il devait être avec les Religieux. Il espérait s'éloigner du barreau pour longtemps. S'écarter d'une impertinence, je dirais qu'il en est du barreau comme des planches: quand on les connaît, on en vit ou on en meurt, mais on ne les quitte plus. M^{re} Lagrange est réinscrit au barreau de Lyon. L'ancien substitut est avocat stagiaire.

Des avocats démissionnaires, il est celui qui plaide le plus. Au reste, il a du talent; il a la connaissance absolue du droit; il sait tous les textes. Mais ses plaidoiries sont sans chaleur: il est froid. La justice hautaine, assise dans sa chaise de marbre demande des accents plus vibrants; elle veut l'indignation juvénile, la supplice chaleureuse.

L'avocat doit sonder le fond des âmes; il doit y lire; il doit transporter, il doit émouvoir, il doit passionner. M^{re} Lagrange est calme: il cause sans recherche, il expose les faits avec simplicité et avec clarté. Cette simplicité à sa grandeur.

On ne lui sait pas d'ambitions politiques, l'intrigue ne lui sied pas. L'eau trouble électorale ne le tente point, mais il est jeune; quelque matin il se réveillera homme public, un caprice de la fortune, une fantaisie du hasard.

Pourtant il adore son *athome*. Il s'est marié jeune, une alliance superbe. Il est père, et c'est sa joie ce nouveau-né qui tend vers lui ses petites mains, cette fillette qui babille toutes les choses mystérieuses que le ciel apprend aux enfants. Le but de toute politique est là: sauver la couvée. Le mâle veille, il luttera contre l'orfraie, contre le condor ou contre l'aigle. L'ennemi n'est pas toujours le même. C'est l'histoire de nos opinions, chacune doit chasser l'ennemi et nous donner le bonheur; chacune nous promet l'Eden. Chaque parti fait entrevoir au peuple la terre promise. Voilà six cents ans que le peuple marche dans le désert; aujourd'hui il la voit. Il n'est pas écrit qu'il y entrera.

M^{re} Lagrange est une figure sympathique. Il est bienveillant pour ceux qui l'entourent; il est doux au pauvre monde. On voudrait sur lui, aiguiser sa plume, qu'on ne le pourrait point.

Sa vie est courtée, il n'a pas d'histoire: il en aura une.

Pourtant, il a une passion: il aime les chevaux. Il est le premier au champ de courses; du reste, un excellent cavalier. On le rencontre parfois chevauchant dans les allées du Parc.

Il marche le front baissé, les rênes flottant librement sur le col de son cheval; son imagination laisse ainsi un libre cours à la fantaisie. A quoi songe-t-il? A un passé. Il évoque des fantômes! Les grandes ombres passent devant lui. Il voit défiler tout ce qui fut grand et tout ce qui fut cruel; la cruauté est encore une forme terrible de la grandeur. Il s'enferme avec ses souvenirs. Un coup de badine sur les flancs du cheval, et le galop réveille le songeur. Il a revu les générations passées: la Monarchie et ses martyrs, la Convention et ses héros. Il voit à ses côtés la génération nouvelle. Son rêve lui montrait des géants, la réalité lui montre des nains.

Mais pourquoi récriminer? Les hommes sont ainsi faits: ils vont où les entraîne le temps dans son tourbillon vertigineux. M^{re} Lagrange adore la campagne. A Cail-loux-sur-Fontaine, il a une maison. Elle est grande et ne contient que des amis. Socrate fit construire sa maison très étroite. Les amis lui manquaient. Ils ne manquent pas à M^{re} Lagrange. Il est généreux: il donne. Les pauvres le connaissent; ils disent son nom, et c'est la reconnaissance qui le dicte à leurs lèvres.

Ce portra il s'écrirait en deux lignes: M^{re} Lagrange n'a pas d'ennemis, car il est homme de cœur et ses adversaires le recherchent, car il est homme d'esprit.

DUVERGIER.

Le Mont-de-Piété

Le Mont-de-Piété, quel mot! C'est la poésie sauvage et terrible de la misère. Je connais le Mont-de-Piété depuis longtemps. J'avais dix-huit ans quand nous fimes connaissance. Deux beaux yeux noirs brillaient dans ma chambrette d'étudiant, une pauvre chambrette sur le quai de l'Hôpital. Je les avais rencontrés un soir dans la rue et je les avais retrouvés un matin, sur mon oreiller. Ils me disaient de très jolies choses; pour eux, je fis des folies: les folles de la vingtième année. Je tirai à vue sur la maison paternelle, mais le père se fâcha; mes lettres finirent par demeurer sans réponse. Et les yeux noirs brillaient toujours! Un matin d'hiver qu'elle m'avait dit: « C'est gentil, les violettes! » Je me rappelai que j'avais une bague, un souvenir de famille. Je descendis quatre à quatre, mes cinq étages, et je courus rue Ferrandière. On me prêta dix francs. Je revins triomphant. Je n'avais plus de bague, mais mes beaux yeux noirs avaient leur bouquet. C'en était fait: je connaissais le chemin du Mont-de-Piété. Tout y passa: les futilités, les meubles, les effets, — les miens, — les siens étaient choses sacrées. On laisse aux perles leur écri. J'y portai jusqu'à mes livres, mes chers compagnons d'étude, quelques milliers comme de vieux amis. Quand la chambrette fut tout à fait vide, les beaux yeux noirs s'éteignirent. Je pleurai beaucoup; car je les revis, quelques jours après, dans une chambre qui n'était pas la mienne.

Le Mont-de-Piété est le monopole exclusif des grandes villes. J'y vais encore quelquefois. Vous ne connaissez pas le Mont-de-Piété? Rue Ferrandière; une place avec des arbres; une réduction de la place de la Roquette. Tout est ombre. Le soleil ne vient que timidement caresser ces murs qui pleurent du souffre. Un escalier large, sous un ciel ouvert; à droite, un engagement; à gauche, on dégage; à gauche et à droite, on gémît.

Les boissières des bureaux sont sévères: c'est la froide rigidité du malheur. Un banc est placé au milieu de la salle; quatre ou cinq personnes attendent leur tour. Elles ne causent point; chacune garde de son secret tout ce que sa détresse ne livre pas. Il y a une vieille; elle tient des loques: un gros paquet qui rapportera peu; le petit de sa brune est bien malade: les vieux sont des dévouements. A côté d'elle s'assied un ouvrier, un jeune homme; il est vêtu d'une cotte bleue et d'un pantalon de toile, encore maculés d'huile. Son bras est en écharpe: une paille de fer glissée sous l'ongle, et le pauvre diable traîne la misère. Il vient engager sa montre. On lui donne cent sous. Il sort, la bourse presque aussi plate et le cœur beaucoup plus gros.

Sa voisine est une bonne sans place. Elle est jolie et met au Mont-de-Piété. Cette vertu scandaleuse Tonine François qui passe. Elle hausse les épaules: « Que c'est bête une femme honnête! » A ce compte-là, Tonine a de l'esprit.

Voici un commerçant. La maison de banque du juif Lévy a sauté; le brave homme est ruiné ou peu s'en faut. Il faut sauver son argent honorable de la honte. Il vient engager son nom, ses tableaux, les bijoux de sa femme. Ses confrères seront surpris; ils gausseraient déjà le proie. Les traites seront payées, mais il ne restera pas.

Quelle étude piquante. Le côté des dégage-

ments est moins triste. C'est la hausse dans la détresse. On a lutté, on a souffert, mais on a vaincu. On vient là, moins sombre et moins honteux. C'est un brave ouvrier, il est souriant. C'est aujourd'hui la fête de sa légitime. Il a économisé chaque quinzaine; il vient reprendre les boucles d'oreilles que la pauvre a engagées. Il lui ménage cette surprise. On sera heureux ce soir, dans le grabat. Le peuple seul a de ces délicatesses. Il y a dans les faubourgs des joyeux, les épicuriens de l'atelier; ils veulent le dimanche joyeux. Ils rêvent les pelouses vertes de Charbonnière et les bois de Roche-Cardon. Ils mettent un meuble en gage: leur dimanche sera gai.

L'usine a ses cigales. Ces ouvriers là se plaignent de la Société, quand ils sont gris. Ils parlent de tout renouveler, eux, ils n'ont que des reconnaissances au Mont-de-Piété, et ils ne les renouvellent jamais.

Un bruit de voix, des éclats de rire. Qui peut rire ici? Des folles, des demi-mondaines. Elles viennent en robes à trente francs le mètre; cela fait front fou. Une pauvresse s'arrête surprise et les regarde passer. C'est Henriette Chaillou, c'est Paquerette, c'est Fanny Bombance. La débâcle règne dans leur royaume; il y a disette de sots. Elodie apporte un râtelier en or. On l'accepte. Comment mordra-t-elle? Elodie est femme d'esprit, elle l'a prouvé en se désistant, elle engage son râtelier, mais elle compte sur les mâchoires.

Jenny, l'ingénue, apparut, un jour, en grand deuil. Plus de bracelets, plus de médaillons, plus de bagues. On l'interrogea, elle parla d'un décès; elle avait des larmes dans la voix, on la crut. A la vérité elle s'habillait en noir, ayant engagé son écorin; elle portait le deuil de ses bijoux. Jenny, l'ingénue, est rousse. Murger connaît cela avant nous. Murger a écrit: Les roueries d'une ingénue.

La plus pratique, c'est Cécile Châtelain, ses bijoux étant des pièces d'or; sa gorge est une caisse d'épargne. Si son cœur devenait un Mont-de-Piété, j'y engagerais le mien et je perdrais la reconnaissance.

Caroline Bouzon, dite Croisade, y mit un jour sa vertu: elle dit un conte bleu, que nul ne croit. Elle aurait oublié de renouveler à temps; c'est possible, mais il y a beaux jours. Annette la lieuse y porta son bonnet, un matin qu'elle avait soif. On lui offrit un écu. Elle s'indigna, son bonnet était tout neuf. Elle traversa le pont Morand, et y passa des messieurs très-bien, Elle le jeta pardessus le pont. Ces messieurs très bien la consolèrent; ils croyaient à un coup de vent, c'était un coup de tête.

Hélène Durand connut aussi les heures orageuses. Un matin, elle engagea ses diamants. Elle pleura; un railleur dit: Elle remplace ses rivières de brillants par ses rivières de larmes. Une femme éplorée en son charme, et cette pureté-là en vaut bien une autre. Eugénie Chaurmetton, elle aussi, porta ses diamants au Mont-de-Piété. Elle en conçut une violente colère; elle accusa le destin, sa prunelle jetait des feux, ses diamants étaient remplacés par ses yeux.

Il y a des histoires piquantes: Joséphine Odet veut dégarer un objet précieux. Tout le monde connaît Joséphine Odet saut M. l'employé, on l'écondait, elle trépigne. Colère inutile. Elle dut aller chercher un notable du quartier. Ici, l'avenue se corse. Le commerçant était d'allures prud'homme. Il lui fit un discours solennel, il lui parla du sentier de la vertu, du vice couronné de roses. Ma chère enfant, rappelez-vous que la vie est nécessaire à l'existence. Sur cette sentence sublime, l'accompagna. Il apposa d'une main fébrile, une signature calligraphique. C'était bien là le descendant de M. Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brae (de Saint-Omer). Il sortit, le ventre jeté en avant et la tête en arrière. Madams son épouse l'aperçut: ce fut, une scène terrible; le quartier se la rappelle. Elle avait flairé une aventure galante. En vain, il prononça son âge, parla de la glace de ses passions. Madame n'entendait rien. De ce jour, la rupture fut complète, Joséphine Odet traverse souvent la discussion: madame l'appelle: cette femme! Maintenant Alcindor est de la maison; Alcindor a vingt ans, l'air idiot et la raie au milieu du front; madame daigne sourire à Alcindor.

Elle est longue, la liste de toutes celles qui ont monté ce large escalier: l'escalier de la chute. C'est là leur calvaire. Elles ont meurtri leurs petits pieds audacieux sur ces marches. Le Mont-de-Piété est le mont de Oliviers des prêtresses des amours faciles. Celles qui foulent la rue le front haut entrent là, tête basse. C'est la morale d'une histoire immorale; quelque chose, comme un conte de Boccace, avec des annotations de Berquin.

Les ouvrières, les honnêtes femmes vont au Mont-de-Piété sans désaffiance. Le peuple dit, dans son mâle langage: pauvreté n'est pas vice. Logique irréfutable: mieux vaut engager ses hardes que vendre son corps. La séduction est la complice du chômage. Elles sont sublimes celles qui luttent. Le Mont-de-Piété est une des phases du combat. Elles savent, les pauvres filles,

qu'elles ont une richesse: leur beauté; elles pourraient l'offrir, elles la gardent; elles vont rue Ferrandière, elles qui pourraient aller à Bellecour; elles mourront de faim chez elles quand elles pourraient souper chez Matossi. On leur offre du Champagne, elle boivent de l'eau. Au Mont-de-Piété, elles ont le droit d'entrer bravement, le front haut et le regard fier. Les sarcasmes se taisent devant la vertu qui souffre.

Il ne me déplait pas de voir entrer dans le temple du prêt la maigre Elisa Béliand et la grosse Joséphine Odet, Amélie l'Italienne et Marguerite la Nantaise, Isabelle de l'Est et Marie Vadrouille, Cloco et Fonfon. Leur présence dans ces bureaux est une nécessité sociale. Si leur bonheur était sans nuage, si leur vie était sans écueil, où serait la récompense des femmes de bien qui ne connaissent, ni l'intrigue ni le scandale? Le Mont-de-Piété est la réponse que fait le destin à l'insolence des parvenues: reines d'un jour, de la fantasia. Il est le commentaire brutal et ironique des cabinets mystérieux, où l'amour fume des cigarettes et dégrafe des corsages lacés dans le dos. Ce n'est point Ma mère m'attend qui me contredira.

On me conte une anecdote charmante; elle repose des faits de nos gentilles impures. Une fillette s'avance vers un guichet. Elle a dix ans: c'est l'innocence en cheveux bouclés. Les yeux pâles, les yeux plombés par le jeûne. Elle se pose sur la tablette une poupée, une grosse poupée, habillée d'une main inhabile. L'employé, surpris, demande à la fillette qui la pousse à apporter son jouet. Elle répond en pleurant. La mère est malade; la maison est vide, il faut de la tisane; il faut du pain; les marchands ne veulent plus faire crédit; elle a pris sa poupée, sa seule amie; elle l'a embrassée, et pendant que sa mère dormait, elle est partie: c'est tout. Un drame dans un front de dix ans. L'employé réfléchit un instant, puis soudain, fouillant dans son gousset, une larme au bord des cils: Cinq francs sur la poupée, dit-il. Et la fillette sort triomphante. Je gagerais un louis contre le capital de Francine que cette enfant-là ne deviendra jamais Cloco.

II

Je cause, et mon estomac sonne le creux. Et le Pactole est à sec; quelle rivière résiste à ces chaleurs. Ma montre est accrochée; elle fait son tic-tac régulier; elle se moque, cette montre. Les petites aiguilles, qui n'ont l'air de rien, sont toutes deux sur le fatidique chiffre XII. Midi! cela me creuse; il est midi. Cette montre à l'ironie cruelle. Je vais la changer de cloi: adieu, petite montre, qui a tant de fois marqué l'heure du bergeur; adieu ma charmante, assez de regrets. Cette montre est au Mont-de-Piété. On n'a pas besoin de savoir qu'il est midi quand on ne sait pas où dîner.

E. DESCLAUZAS.

Régates Lyonnaises

Maman, les petits bateaux qui vont sur l'eau ont-ils des jambes?

Des régates; une flottille de petits bateaux, de tous rangs, de toutes formes, de toutes couleurs. Un barlotage ravissant. Des canotiers bleus, jaunes, verts, rouges, ou rayés; de beaux bras ou saillissent les muscles, et le clapotement de l'eau sous les rames. Tout Neuville est en fête: La coquette ville reçoit la grande ville; Lyon est l'hôte de Neuville sur la Saône.

Les cartes d'invitation sont brèves; il manque une phrase; une petite phrase grande comme le monde: On s'amusera. Nos belles petites savent lire entre les lignes. Ce qui n'était pas écrit, elles l'ont deviné. Elles ont fait assaut de bon goût et d'élégance, elles ont des toilettes fraîches comme des fleurs. Il y a bien des écrivains qui valent mieux que les perles. Ce que je dis là est peu régent; je suis implacable par habitude: Je sais que maint diamant qu'on croit de Golconde n'est qu'un morceau de verre façonné aux Batignolles ou à la Guillotière.

La grande tribune d'honneur s'empil. Jeanne Sevez constate qu'il y a des gens ciliés. Merc, Jeanne-Sevez. Le temps est splendide, le soleil est de la fête. Adrienne Roux est dans un rayon, un indiscrét rayonn qui glisse entre deux draperies. Elodie enrage. Elle croit que Phœbus courtise Adrienne. Que la rentière se détrompe! Le soleil luit pour tout le monde. Ces dames jacent: babill d'oiseaux effrontés. Ces langues de femmes sont aigües comme des poignards. On médit du Bavard; et une manière de passer le temps. Ces sarcasmes plaisent au Bavard; ils prouvent que le but est atteint.

On donne le signal. C'est un frémissement dans toutes les tribunes. Henriette Cartier, Madame Claudine, Marie Delphin,

Marie Joseph, Jeanne la Chatte, Céline Moutier agitent leurs mouchoirs.

Bien des mains blanches applaudissent. Bien des écharpes sont en jeu...

Les canotiers tiennent haut l'aviron. Il y a de l'honneur du pavillon. Un coquet canot a cravaté le sien d'une jarretière; une jarretière bleue à lisérés roses. Vous la connaissez; c'est la jarretière d'Hélène Durand. Elle est un talisman; elle les conduira peut-être à la gloire; elle en a conduit à la mort. Un fou qui l'avait dégrafée a été porté sur sa cervelle à Monte-Carlo.

La première course; une course à la voile. Et la brise, qui souffle harmonieusement au-dessus des vagues, nous apporte le refrain du divin Théophile Gauthier...

...J'ai pour leste d'orange. Pour l'air, une aile d'ange. Pour mousse...

Il n'y a plus de Séraphin, mais il y a Paquerotte, Adrienne Roux, Ninette, Fanny Bombance, Angèle Gervais; d'autres... ce sont des chérubins dans le demi-monde les séraphins des boudoirs mystérieux. Des gens prétendent qu'elles entrent du ciel, parce qu'elles mènent une vie d'enfer. On place son ciel où l'on peut. Pourrait-il me servir pénible de dire que Jenny Lavache est nom d'ange.

Et les rameurs abaissent et relèvent leurs torses brillants sous le soleil superbe, avec la régularité du balancier... Le 1^{er} prix est une médaille d'argent. Marguerite Chaillou, cette fleur d'atticisme, dit: j'ajoute un sourire. Les gagnants viennent le chercher. Un sot s'oublie, il contemple ce sourire et dit: Combien?

Yoles Gigs (Juniors) quel nom bizarre! C'est un travers de nos races. Nous n'aimons rien tant que ces noms barbares. Ne sommes nous donc pas assez riches sans emprunter à nos voisins?

Les embarcations filent avec la vitesse de leur quatre avirons. Les concurrents sont les savants du club, Messieurs les membres des Sociétés nautiques. Il y a de la science dans leurs ébats. On me cite parmi les rameurs un professeur de philosophie; il a de hautes visées. Il songe à l'académie, et sa gloire serait d'y arriver en bateau. Est-ce si fou? Plus d'un immortel, n'a commencé à comprendre: Virgile ou à traduire Ovide, que le jour où, pour la première fois, il condui à Cythère-Meudon ou à Paphos-Neuville, l'idole de ses dix-huit ans.

Voici les bateaux de promenade. Ils ne mènent pas à la rive où l'on aime toujours. Puisqu'un géographe du cœur prétend que cette rive n'existe pas aux pays des amours.

Tremolo arrive premier. La Baronne de Saint-Ouin applaudit.

Une remarque: beaucoup de nos demi-mondaines ont des pièces d'or en guise de bijoux. Cécile Chatain fait écor. Il y a de belles petites d'un louis, de deux louis, de cinq louis. C'est l'amour au prix fixe.

Pauline Baufay jette un long cri et s'évanouit. Des hommes assis dans des perriboires passent devant elle. Ces perriboires semblaient des fils flottant sur l'eau. Elle a le cœur sensible, Pauline, elle a cru voir le gouffre s'ouvrir sous leurs pieds. Payer ou courtoisie: la différence est peu sensible. C'est sur une perriboire que se tient Pauline Baufay.

Un accident a failli troubler l'éclat de cette belle journée. Des barques parties ne revenaient plus. On parlait d'un naufrage en Saône. L'anxiété était dans tous les cœurs. Voici l'aventure:

Les canotiers aventurent des voix plaintives, des voix amoureuses, des chants d'une exquise pureté; troublés, ils s'approchèrent; dans un bosquet que baignait la Saône, ils aperçurent Amélie, l'Italienne, Blanche tête de singe, Fonton et Marguerite la Nantaise. Quatre sirènes. Leurs beaux torses émergeaient de l'onde; elles avaient même cet avantage sur les sirènes, dont parle Horace, que leurs corps ne finissaient pas à leurs têtes. Elles attirèrent les quatre rameurs, et Eros aidant, un quadruple duo s'éleva vers Apollon, le dieu du jour. Quand ils revinrent, les courses étaient finies, et le bureau Veritas enregistrait un sinistre de plus. Ces femmes sont des écrouelles!

Ces courses nautiques devaient attirer toutes les folles de la cité. Ne sont-elles pas les rameuses intrépides fendant le flot de ce beau fleuve qu'on nomme le Caprice. Où ce fleuve prend-il sa source? Je ne sais, je ne suis point de ceux qui le remontent ou le descendent. Marguerite Mephisto prétend avoir remonté à sa naissance. Il s'échapperait, en tourbillons bleus, des montagnes du pays du rêve. Il s'avance superbe et sans lois, tantôt calme, tantôt impétueux. De l'obstacle il n'a cure. Un jour, la Raison voulut l'enligner: une faute, elle faillit en mourir. On n'arrête pas le Caprice. Où va-t-il? Il doit finir dans un gouffre, et ce gouffre doit s'appeler l'oubli. On a analysé ses ondes: on trouve des larmes, on trouve du sang; nos mondaines s'y désaltèrent: comme le Pactole, il roule de l'or dans ses eaux rarement limpides. C'est pour cet or qu'elles ont donné leur âme. La charmeur ou cette nature que celle-là. Le club de la Fantaisie conviant le monde entier à ces luttes de haute rime. On les retrouverait toutes, équipées joyeuses du rire: les échevelées, les gentilles impares, les cocottes, les goummeuses, les belles petites: Ninon, Margot, Paméla, toutes les dames aux camélias de la terre: qu'elles servent des sourires ou vendent des bocks. Lutte d'adresse et d'intrigues amoureuses. Lutte de grâce et de conspirations en rubans roses.

Quittons le fleuve Caprice; la Saône coule et mouille dans ses eaux Le Réve, un bateau à vapeur à M. Coquet-Vauzelle. Le bout-lanter starter lachelard embauche le porte-voix, et le monde apprend avec ravissement que Quadrille a gagné le grand prix. Sa couleur était rouge et noir. La rouge et la noire: Hélène Durand tressaille; on taille le baccarat chez elle. Nana a gagné un prix; ce n'est pas le prix de vertu. Le club nautique a la prime.

Nous félicitons M. Gourd, nous félicitons M. Bonny, nous félicitons M. Grange nous félicitons M. Cailleron, nous félicitons tout le monde. Ils ont fait un coup de maître. Ils ont inventé un nouveau plaisir: une seconde réunion du grand prix.

La musique militaire exécute des morceaux enjoués. Louise Berger esquise un quadrille. On part pour la dernière course: la course d'ensemble, remarquable en ceci qu'elle manque d'ensemble.

Et, pendant ce temps, on s'élève sur les pelouses; on évapore des paniers, on dé-

bouche des bouteilles. Le champagne inonde l'herbe. C'est anglais. All right! Perdotoi, Annette la lichouse, on a bu 406 bouteilles coiffées d'argent, et tu n'étais pas là!

Les cabarets sont remplis de monde. Ce sont des filles qui servent. Elles sont fraîches et avenantes. Elles ne permettent pas qu'on pince leur taille, même en payant: cette rigueur m'a arraché une illusion.

Je croyais que la souris voluptueux; le regard plein de promesses, le geste provocant étaient des nécessités de la vie de brasserie. Les bonnes des cabarets de Neuville le m'ont détrompé.

Au retour, je me croise avec Jeanne Servez. Son estomac lui fait la guerre. Sa voix d'or murmure: « Qui paie à souper? »

C'est le mot de la faim.

L. D'ASCO.

MISE EN PAGE

A MARCELLE ABEL.

Ce page était gracieux et son caleçon rose.

Très exact par derrière et bouffant par devant. Faisait ressortir les mérites de la pose; L'algrette de la toque, ondoyait plume au vent.

Par suite d'une erreur assurément bizarre (Pardonnez, ô moyen âge, un péché véniel!) Il avait un petit violon pour guitare; Mais n'en pinçait jamais, détail essentiel.

Son veston, taillé comme un veston de zouave, Lié par des boutons d'argent au caleçon, Lui se son cou tout nu, très blanc et la suave Floraison des cheveux s'y déroule à foison.

Dans l'entre-baillement, les seins battent d'ensemble.

Vrai poème d'amour fait de compte à demi; Tel qu'un soldat peureux, la chemisette tremble Et livre les avants-postes à l'ennemi.

KARL MUNTZ.

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Après les régates, dimanche dernier, toutes nos belles demi-mondaines se sont rendues au Château-Rouge, où il y a eu de nombreux festins.

A côté de ces dames avaient pris place beaucoup de beaux messieurs. On a bien dîné, beaucoup bu et on s'est gaiement amusé.

Un dessert, un des convives a joué Guignol à la grande satisfaction de tous.

Nous y avons remarqué Ninette et Adrienne Roux, Louise Berger et Marie Bouteiller. Nos catapulteuses ont bien ri et elles ont chaleureusement applaudi l'artiste. Les dîners se sont tous prolongés fort tard, et on les a arrosés très convenablement de champagne.

Louise, la Tournusienne, vient de changer de robe. Elle s'est achetée un costume gris plus qu'ordinaire. Décidément l'horlogerie ne va plus.

On nous assure qu'Elodie vient de se brouiller avec la Baronne. On nous raconte à ce sujet une jolie histoire que nous allons vérifier.

Céline Decourry quittera lundi prochain son chalet de Collonges. Pourquoi ce départ si précipité avant la fin des chaleurs?

M'arie Carré, la bonne de brasserie, vient de faire une petite escapade qui pourrait lui coûter cher. Ses amis sont inquiets.

Hortense la Marseillaise a quitté la brasserie du Lycée. On nous dit qu'après avoir passé par-devant M. le maire du VII^e arrondissement municipal de Lyon, elle est allée, avec son homme, voir la capitale de la France. Elle nous a promis qu'elle nous ferait tenir de ses nouvelles. Espérons qu'elle n'oubliera pas sa promesse.

Aux nombreux talents de Catherine, que nous avons signalés l'autre jour vient s'en ajouter un autre. Catherine est passée propriétaire de billard. On l'a vue, l'autre jour, à la brasserie du Lycée — car elle a quitté le Mont-Blanc — enseigner cet art à un jeune blondin, qui ne paraissait pas trop prêt à l'enseignement de ce science.

On parle de faire donateur au professeur les pannes d'officier d'académie. Nous formons des vœux pour que M. le ministre de l'Instruction publique accorde cette distinction à la charmante croix-roussienne.

Théo, l'illustre Théo, est en ce moment à Vichy où elle cherche fortune.

Berthe la genevoise vient d'être l'épouse d'une drôle d'aventure. Il serait très épineux de la raconter. Disons seulement qu'elle a été surprise en flagrant délit d'adultère, non par un commissaire de police, mais par un sien ami.

Il s'en est suivi une lutte terrible entre les deux hommes. Le concierge et les voisins ont dû intervenir pour séparer les combattants. Le propriétaire de la maison s'est empressé de signifier un congé en bonne et due forme à l'auteur de ce scandale.

Sur la route qui conduit de Neuville au joli village de Fontaines-sur-Saône, dimanche dernier, à la porte d'une propriété habitée par des jeunes gens de notre ville, on arrêtait toutes nos belles demi-mondaines qui se rendaient à Neuville.

Toutes ont dû entrer dans le jardin où, avec une galanterie sans pareille, on leur offrait une légère collation arrosée de Champagne.

Il est inutile d'ajouter qu'aucune de ces dames n'a refusé l'aimable invitation de

nos jeunes soyeux; qu'un chahut infernal a clôturé la fin du repas.

Belles catapulteuses, qui allez dîner au Lion d'Or, ne manquez pas de vous arrêter à Fontaines, on sait y pratiquer l'hospitalité écossaise.

Isabelle la fille au bœck, la nymphe de l'Est, ferait bien de porter des robes un peu moins courtes.

Si elle désire tant faire voir ses mollets qu'elle prie le père Papat, de costumer ses bonnets en pages.

Ce ne serait pas une mauvaise idée. Jenny Merluchon a, pour relever le bas de sa robe, un petit geste savamment étudié dont elle ferait bien de moins abuser.

Dimanche, montant en canot au Parc, tous les consommateurs du Chalet ont pu juger de la finesse de sa cheville, et son jeune conducteur absolument ébloui, a failli faire chavirer le petit esquif qui portait les deux amoureux.

Madame Céline Décurry, l'on peut avoir une maison de campagne à Collonges, mais ce n'est pas une raison pour arrêter les amateurs (du moins pour les supposons) de régates et surtout pour leur faire manquer le Partisten.

En effet, que faisait donc sur la berge de la Saône, à Collonges, Céline, avec un jeune homme, pantalon et chapeau gris, redingote noire, moustache noire naissante, quoique prononcée une petite descente de cheveux qu'il a, sans doute, la prétention d'appeler favoris.

Nous étions trop éloignés pour entendre leur conversation; mais les tressaillements du jeune homme, ses regards languoureux et brûlants, les ceillades pleines d'espoir de Céline nous en disaient assez sur leur entretien.

Il faut avoir un peu de respect pour votre bienfaiteur et propriétaire, Madame, et ne pas le tromper avec le premier catocol venu.

L'on s'étonne de la tristesse de Marie du Mont-Blanc (rue de la Barre) ou plutôt de Catherine Plassard, pour l'appeler par son nom. Serait-ce les malheureux 150 francs que vous devez à votre propriétaire, pour votre petit logement du n° 34, qui sont la cause de vos larmes? Vous ne devez pas avoir peur que les huissiers saisissent ce que vous possédez, belle petite: ils ne prennent pas la beauté; or à part ça et votre robe de faille noire...

Mais enfin les actions de votre protecteur de la rue de la Barre sont donc réellement à la baisse; ma foi s'il en est ainsi, belle adorée, ne buvez pas tant de champagne avec votre amie Madeleine, et payez vos dettes.

Nous apprenons, non sans surprise, que Charlotte aux beaux yeux bleus, Charlotte la vadrouille de la brasserie Chinoise, va devenir propriétaire, oui, propriétaire d'une brasserie. Il y aura cabanets particuliers au rez-de-chaussée, salons au premier. Madame recouvrera à ses jours. C'est lui très désolé de beaucoup de succès. Nous le 1^{er} septembre qu'on pend la crémaillère dans ces appartements d'un nouveau genre, donnés par un généreux adorateur; le Bavard a déjà reçu une invitation.

Est-ce que sérieusement vous auriez embrassé un journaliste de notre connaissance? Entre voisins...

Grande nouvelle dans la bicherie lyonnaise. Adrienne Roux a enfin découvert un nabab, qui lui a généreusement offert cheval et plaédon.

Nous allons bientôt voir l'élégante caracolier sur un bel azean.

En attendant son prochain voyage à Royat, Madame est souvent sur la route de Saint-Etienne.

Le départ de la sémillante Jeanne Dortez pour Notre-Dame de Délivrance, devient de plus en plus prochain.

Nous lui souhaitons bon voyage. Décidément Lucie Grandmoulin va obiger les employés de la Meunier d'en face, à signer une pétition pour l'obliger à s'afficher à sa fenêtre un peu moins court vêtu.

Vous effarouchez la puteur, madame! Paquerette se fait accompagner tous les soirs à la musique, par sa bonne.

Cela lui rappelle le temps où elle était cuisinière.

Léonie Matricon s'est engagée dans la cavalerie légère.

Elle a signé un engagement en règle; c'est absolument sérieux.

Louise Lobe, l'amie de Marguerite la nantaise, ne donne plus signe de vie.

Elle est partie, il y a déjà 15-jour pour Genève où elle est allée déguster le petit vin blanc suisse, et depuis on n'a plus eu de ses nouvelles.

Aurait-elle fait naufrage sur le Léman? Ou attend-elle les vendanges? Ou bien encore le baccarat l'aurait-il attiré à Evian? Nous le saurons.

Céline Laplasse! Belle Céline! Soyez prudente, on vous a vu soupant gaiement cette semaine chez la mère Guy, en compagnie d'un élégant cavalier, ne ressemblant en rien à celui que vous appelez spirituellement « votre naïf ventripotant. » Vous oubliez, belle petite, que votre joyeux rire peut monter jusqu'à Sainte-Foy.

Parlez-nous donc des femmes fidèles! Dans son compte rendu des Régates, mon ami Desclauzas, a oublié de nous raconter un petit incident qui a beaucoup amusé ces dames. Pendant la fête nautique, quelques-unes de nos belles goummeuses, Adrienne Roux, Antoinette de Saint-Ouin, etc., n'ont rien trouvé de mieux que de faire sauter à la couverture un joli petit drapeau de leurs amis.

Il faut dire que le petit drapeau en honneur, n'est prêt assez généralement à la plaisanterie et a consenti à être ballotté pendant quelques minutes, par les jolies petites menottes de galbeuses.

On a beaucoup ri.

LUCCIANI

Vienne.

Monsieur Luciani.

En ma qualité de fidèle lecteur de votre journal et de défenseur du beau sexe, je me crois d'un bon devoir, en venant vous entretenir d'une de nos plus belles petites viennoises, dont, à mon grand étonnement, vous avez omis de parler.

Il s'agit de Maria G... C'est une de ces belles fleurs de la campagne qui est allée, à l'instar de beaucoup d'autres, écorce et mûrir dans votre belle ville de Lyon...

Ses débuts y furent simples, la brasserie des Brotteaux abrita sa vertu; mais, hélas! pas pour longtemps. Ses beaux yeux, ses formes voluptueuses ne demandaient qu'à l'amour; ses charmes, en un mot, l'entourèrent d'adorateurs.

Les premiers jours, Maria fut inflexible; mais cela ne pouvait durer: le Destin avait fixé son jour, elle fixa son choix, et ce fut avec un beau sous-officier de cavalerie qu'elle devint.

Que succomba-t-elle alors? Comme une belle colombe retenue par l'oiseleur, elle s'évola.

Maria jetta, en effet, le tablier aux orties, pour s'abreuver plus à l'aise dans la coupe de l'amour; mais elle y but trop..., elle devint mère...

Revenant alors en elle-même, songeant à ceux qui lui étaient chers et voulant éviter tout scandale, Maria lança sa nacelle chancelante sur Vienne.

Maintenant, elle est dans notre ville, qui a été heureuse de l'accueillir dans son malheur: elle y est recherchée et entourée d'adorateurs.

Maria ne déteste pas la garance et elle fait le bonheur de la grosse cavalerie ainsi que de l'infanterie.

Notre belle petite est orgueilleuse; elle sera contente du Bavard, qui aura bien voulu l'immortaliser par un article: dans les annales des plus belles demi-mondaines.

Elle se plaindra peut-être de trop de détail; mais, Maria, rappelez-vous qu'il n'y a pas de roses sans épines, et si vous vous fâchez, nous pourrions encore parler de vous, lorsque vous étiez si justement nommée la Reine des Bouteaux.

Anna Thevenon Régélog beaucoup en ce moment le cours Roumestang et les bains du Rhône. La petite t grosse cavalerie occupe tous ces moments.

Que voulez-vous, Anna a des instincts guerriers!

Mâcon

Accalmie complète sur toute la ligne Marie dite Troute-Meune est cloîtrée.

Son amant ne paraît point disposé à lui signifier son décret d'expulsion.

Nous sommes contents de son sort, mais ses nombreux adorateurs d'antan, entragés de voir que la petite coureuse est devenue une inamovible convalescente.

Antoinette G... moue sur l'embonpoint de son Nabab, son porte-monnaie.

Elle a depuis quelque temps, paraît-il, des attendissements significatifs pour la caisse. Qu'elle pense dans cette voie.

Marie G. Hugonaise a... perpétué avec son jeune mais trop fervent adorateur. Et maintenant rien de nouveau sous notre soleil Mâconnais.

Une réserve relative à toutes nos belles petites qui se montrent, et nos demi-mondaines qui se cachent.

Intitum sapientia timor Domini. Traduction libre. La crainte du Bavard est le commencement de la sagesse.

Il paraît que toutes les belles petites de notre ville se sont réunies pour rédiger une lettre d'injure à l'adresse du Bavard.

La grosse et jouffue Antoinette dirigeait cette levée de boucliers.

Vous recevrez prochainement leur missive.

Nous serions curieux de savoir si au dîner de la belle Marie Hôlyère, qui a eu lieu dimanche, dans un hôtel de la rue Josephine, l'adjudant a fait servir du champagne.

Décidément la belle brune ne reçoit pas convenablement ses invités.

Antoinette L..., depuis qu'elle a abandonné le notariat, a renvoyé sa camariste, et changé de logement.

On se plaint dans la nouvelle maison qu'elle habite, du bruit occasionné par le sabre qui, chaque jour, heurte l'escalier.

La jeune modiste, sa voisine, en est scandalisée.

Grenoble

Echos des bords de l'Isère. — La belle Théo est envieuse de tout, surtout des amants de ses petites amies, à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils soient huchés.

Tout lui est bon, le coupe-choi et le bancal, la pharmacie et le barreau, la lithographie et le journalisme, sans éviter l'inévitable Céline.

Que Céline prenne garde, non aux pieds, mais aux yeux de son amie Théo.

La famille des Roux est nombreuse. Nous avons Adèle Roux, fort belle blonde avenante et gracieuse; Joséphine Roux, dit la Loule, forte brune, Pranceline Roux, belle enfant qui habite la Canpbrière; Eugénie Roux qui est à Lyon, enfin, Adrienne Roux, une petite grêlée qui n'a nul rapport avec votre belle Adrienne Roux.

Adrienne dite Ester est charmante, mais elle a un vilain défaut, elle donne rendez-vous à Jules et va voir Paul, elle oublie avec la cavalerie les charmes de l'infanterie. Mais ce qu'elle oublie le plus vite, ce sont ses dettes. Ah! pour ça c'est typique.

Ainsi, l'autre jour, elle allait lever l'ancre pour quitter un local sans avoir acquitté son loyer, quand elle a été saisie au col par sa propriétaire...

La pauvre enfant fut forcée de laisser sa montre et sa baguette de ce se réfugiée chez une amie.

Une souscription est ouverte par son amie Eléonore, pour louer une chambre et retirer les bijoux en gage. Allons, Messieurs! du courage à la poche.

Grand émoi au restaurant de l'Alcazar, où Joséphine la Loule, découvrit son étudiant entouré du corps de ballet.

Joséphine potina et les danseuses dispara-

rent, la laissant seule... avec son Alcindor.

Connaissez-vous Félicie Jouffroy? Si oui, méfiez-vous elle est trop adroite, et si vous la rencontrez, faite lui la conduite de... Grenoble.

La belle Joséphine Gabrielle a fait faire sa photographie à 1 fr. la douzaine. Elle en offre à tout le monde.

Pourquoi êtes jolies fille, Gabrielle, mais pourquoi vous étiez vous fait photographe en costume blanc? Mauvaise idée vous avez eue.

Marie Martin voudrait faire parler d'elle par le Bavard. Vous trouvez que quand nous déclarerons la guerre à la graisse, vous serez général en chef. Vos fuseaux méritent cet honneur.

Alice et sa sœur Jeanne étaient parties pour Lyon, mais le commerce ne marchant pas, paraît-il, elles quitteront Lyon pour Marseille.

Aujourd'hui elles nous reviennent. Est-ce que le commerce ne marcherait pas non plus à Marseille?

RHADAMÈS

Evian-les-Bains

La saison d'Evian-les-Bains de plus en plus florissante, offre cette année une réunion véritablement exceptionnelle au point de vue de la bonne société et de la haute gamme. Bon nombre de belles petites s'y sont donné rendez-vous et prennent leurs ébats au milieu des distractions multiples qu'offre l'admirable situation de cette station thermale, mais surtout le ravissant casino si bien dirigé par M. A. Sambon.

Sans parler de l'établissement des bains et d'hydrothérapie et des nombreuses propriétés de l'eau de la grande source, qui se trouvent même dans l'intérieur du jardin de l'établissement, il est donné cinq fois par semaine, des représentations théâtrales par une troupe de premier ordre, qui interprète l'opéra comique, l'opérette, la comédie et le vaudeville, avec un talent et une ensemble vraiment remarquables.

Cette troupe a du reste, été recrutée en grande partie, au Gymnase et au Grand-Théâtre de Marseille, et nous y avons entendu avec le plus grand plaisir, notre futur baryton d'opéra comique M. Maris, engagé pour notre saison d'opéra, par M. Campocasso avec lequel il vient de passer déjà deux années à Marseille, où comme chacun le sait, on est assez difficile. Nous pourrions citer encore des noms bien et nous dans le monde théâtral, tels que M. et Mme Duchesnois, M. et Mme Jean Roche, qui nous les répètent au théâtre du casino d'Evian, l'égal de nos plus grandes scènes.

Des artistes en représentations viennent à tour de rôle visiter ce délicieux coin de la Haute-Savoie, et nous avons eu le grand plaisir d'applaudir hier Mlle Maria Legault, la ravissante et ingénue du Gymnase de Paris, et M. Armand des Roseaux, l'inimitable diseur et le roi des salons de Paris.

Complétons cette notice qui ne sera pas démentie par la nombreuse colonie lyonnaise, en ce moment à Evian, en disant que la plus large et la plus cordiale hospitalité y est réservée à tout ce qui touche au monde de la presse, des lettres et de l'intelligence.

Enfin, dussions-nous être taxé de réclame, nous dirions en terminant que nos nombreux lecteurs pourront trouver notre journal au kiosque de l'embarcadere des bateaux chez M. Bourcart.

La mère La Pipe

La mère La Pipe n'est pas une demi-mondaine, c'est la mère La Pipe, un type. Sa place est ici, elle est le trait-d'union entre le monde et le demi-monde; elle sait les appétits de l'un et les désirs de l'autre. Nos beaux fils de famille, fringants cavaliers de l'armée française, gommeux en dolman bleu ou tunique noire, ont des déférences pour la mère La Pipe. Le gourmet délicat vénère le chasseur qui garnit sa table d'un succulent gibier. Cette vieille tend ses lacs et plus d'une alouette étourdie est tombée dedans. Il y a les faiseuses d'anges la mère La Pipe est une faiseuse de démons.

On ne connaît qu'elle à la Part-Dieu. Chaque matin elle entre au quartier, la pipe à la bouche; de là son surnom. Elle fume comme les paysannes bretonnes. Elle porte au bras son panier rempli d'œufs, de prunes ou de cerises; l'hiver, elle vend des marrons. C'est dans les chambrées qu'elle débite sa marchandise. Elle s'assied sur le pied d'un lit: on l'entoure, le soldat d'amusé de peu. Elle adresse à chacun un bonjour familier, rude comme un juron. Pour des biscuits ou du pain, elle donne la goutte. Elle pratique le libre échange à la satisfaction générale. Elle est familière en diable, et tutoie MM. les officiers; c'est qu'elle en sait long la mère La Pipe. Ce serait une histoire étrange que celle de sa vie; elle ne l'écrira pas. Son roman naïf et s'évanouit: tels les anneaux bleus de la fumée de sa pipe.

Le trouper l'adore, elle est rude, mais elle a bon cœur; pas de galanterie, ce n'est pas une femme, mais pas de gêne; c'est un camarade. Quand vient décembre, quand le vent du nord glisse sous la porte mal close du poste ou de l'écurie, que le garde transi de froid grelotte le fusil au bras, ou accroupi contre un bus-flanc: elle s'avance, elle verse une blanche au pauvre diable qui la regarde passer d'un œil de regret et d'envie. On ne la paiera pas, elle le sait, qu'importe! Et ce dialogue s'échange: « Mais, mère la Pipe, n'a pas le sou! — Ne t'inquiète pas Blaireau, ça se retrouvera bien! ça ne se retrouvera jamais.

Elle connaît le métier comme pas un, elle en remonterait aux vieux brisquards; elle est roublarde, elle sait tous les trucs; elle voit les ficelles; l'habitude des casernes. On songe en la regardant au vieux sergent Rajoub, du bataillon du Bonnet rouge; c'est une maîtresse femme; un être hybride: pas de poil au menton mais du poil au dent.

L'an dernier elle eût une minute d'affaires. La division de cavalerie était par-

tie: elle avait quitté la Part-Dieu pour la Valbonne. La mère La Pipe errait au milieu des chambrées vides et des écuries désertes. Elle rappelait ces fantômes des vieilles légendes, qui, durant des siècles, hantent les ruines des châteaux démantelés, où les éclats de voix; les rires bruyants, les histoires grossières; les contes sans sous-entendus, le mot propre était employé; où les appels amicaux, le bourdonnement des chambrées et l'odeur pénétrante des écuries? La mère La Pipe promenait machinalement, sans paniers au milieu des grands bâtiments mornes. Et la caserne, se communiquait à son cœur. Elle mourait de chagrin; le plein l'étranglait: elle avait la nostalgie des bataillons disparus.

Elle découvrit une vieille calèche, un souvenir dont Cluny s'engourdirait; elle l'agencia et fouetta cocher. En route pour la Valbonne. Elle retrouva la vie bruyante qu'elle aimait.

Or : Métal avec lequel nous achetons la liberté des filles d'Eve pour enchaîner la nôtre.
Plume : Engin avec lequel on noircit pas mal de papier et beaucoup de réputations.
Soutire : Contraction du visage qui en dit souvent plus qu'un long poème.
Pour copie conforme :
PANGLOSS, à St-Etienne.

GUIGNOL & M. LUCIEN JANET

Extrait du Journal de Guignol du 18 juin 1865 :
M. Janet est le d'Arlequin de ces mousquetaires de la démocratie. Représentant au Progrès le parti des jeunes, il se sert hardiment des ciseaux qu'a mis entre ses mains la confiance de ses collègues.
Quelques innocents croient encore aujourd'hui que les journalistes sont des monstres de duplicité, la naïveté de M. Janet est une preuve palpable de l'erreur de ces bonnes gens. Innocent comme un brebis, l'honorable rédacteur n'est formidable que dans ses articles d'une prose imagée.
Pendant longtemps M. Janet, qui a l'avantage de porter le prénom de Lucien, se crut sérieusement un journaliste persécuté. Quelques méseventures que s'attira le Progrès le confirmeront dans cette opinion, il se persuada qu'il était appelé à la couronne du martyr et sa concierge affirme, à qui veut l'entendre, qu'il portait, la nuit, une de ces couronnes en guise de foulard.
Modeste comme une rosière, M. Janet refusa de faire partie de la rédaction du Figaro. — « Enfant du Progrès, s'écria-t-il, je lui dois mon talent, et trépassant ma plume dans mon cœur, je le soutiendrai jusqu'à ce que l'un de nous deux en meure.

CÉLÉBRITÉ LOCALE

M. BAVOZET

Victor Hugo a dit : « Eclairer le peuple c'est assainir l'avenir. » L'avenir est tout entier dans cette jeune génération qui se presse sur les bancs des écoles primaires, l'école communale a un rôle immense. C'est l'école du peuple et rien ne se fait sans le peuple. Les impressions ressenties dans la jeunesse ne s'effacent pas. Les notes des lycées savants et des graves maisons universitaires ne comprennent pas ce qu'il y a de dévouement, de grandeur, d'abnégation, dans le rôle modeste de l'humble maître d'école. M. Bavozet est le maître d'école du peuple.
L'histoire est pleine des hauts faits des conquérants. Elle n'a pas assez de laudatifs pour les puissants ; elle se prosterner aux genoux des César et des Napoléon. Le maître d'école vit et meurt obscur. Quelle tâche est la sienne, pourtant ! Il prend ce jeune cerveau, plein d'ombre ; il y porte la lumière. Arracher l'esprit au néant, voler une proie à l'ignorance, est aussi beau que franchir le Rubicon ou forcer les portes de Naples. Le maître d'école est plus grand qu'un combattant ; c'est un semeur. Le peuple n'est bon que s'il est instruit. Rien n'arrête les foules ignorantes ; les Vandales n'ont pas de lettres, les Barbares non plus. Ils vont conduits par Alaric et violent Rome, ils parient conduits par Mahomet et détruisent Byzance. Deux villes, deux foyers éteints par les armées de la nuit.
Le maître d'école, dans notre démocratie, a la première place. Il apprend à lire. On l'a dit, nous sommes un pays de suffrage universel ; tout citoyen doit savoir écrire son bulletin de vote. Il y a six ans Paris avait à nommer un représentant ; on lui offrit M. le comte de Remusat. Il prit M. Barodet. Les adversaires s'en amusèrent ; un maître d'école qui n'avait enseigné qu'au faubourg. Son passé avait été son titre au mandat législatif. Il serait à désirer qu'on vit, dans nos assemblées, moins d'avocats et plus de maîtres d'école. Le maître d'école n'a que deux ennemis : l'échafaud et la prison.
L'enseignement du collège est savant ; mais est-il comparable à cette vie en famille de l'école mutuelle ? Le maître est un patriarcal. Ni Horace, ni Virgile, ni Plaute, ni Tacite ne changent le programme d'étude ; on enferme pas cette jeunesse travaillante, cette jeunesse que l'atelier réclame, avec les mots illustres. Ces yeux qui guideront l'outil ne connaissent point l'acropole. Ils doivent faire des hommes et non des pédants. Michelet disait de l'enseignement universitaire : « On croit mener les enfants à Athènes et on les porte à Charenton. »
L'école communale ne s'enlize pas dans les sentiers du latin et du grec. Elle n'apprend que le français aux Français. Ceux qui remplissent ces salles prendront l'outil et quitteront la plume. Cependant, M. Bavozet a fait admettre des élèves à Saint-Cyr : Une réponse aux railleurs.
M. Bavozet a cinquante ans ; il les porte gaillardement ; il est robuste, sa tête est ronde et pleine, ses cheveux grisonnants, les yeux vifs. Tout respire en lui le bonheur et la tranquillité parfaite du devoir accompli. Il a le teint de la santé.
Il vit dans une petite maison de la rue de l'Annonciade. Bien des mères ont monté ces trois étages. Le petit va à l'école ; et déjà se dessine dans ce modeste étudiant l'homme de l'avenir. Ce sont ses craintes, ses appréhensions, ses joies que chaque mère va confier au maître. La classe a ses rebelles : natures indomptées, mais généreuses, jeunesse de jeunes lions ; le maître a puni ; c'est la mère éplorée qui vient demander la paix de son cœur. Il a la parole émue qui va droit au cœur des mères : telle qui vient triste s'en va résignée. Il a le secret de ces jeunes intelligences ; le maître d'école est un semeur. Il a l'habitude des terrains ingrats. Il sait en arracher l'ivraie et y faire croître le froment. Et les mères ai-

ment en lui cette volonté et cette douceur, éliminant l'enfant comme dans un étal de lumière, et faisant se redresser sous sa parole chaude et claire, le front qui, sur la terre, semblait obstinément penché.
Il a fait une légion d'hommes de bien. Ses élèves sont partout ; chefs d'usines, chefs d'ateliers, chefs de banque. A tous les degrés de l'échelle sociale, il les retrouve. Sa parole est un bon grain : elle germe. Athènes l'eût acclamé sur la place publique ; il a donné des citoyens utiles à la patrie, sachant l'aimer et sachant la servir, imbus de ses leçons ; ils sont jaloux de sa grandeur et soucieux de sa dignité. Ils sont des gages pour l'avenir, les élèves du père Bavo.
Il faut saisir le peintre dans son atelier, l'orateur à la tribune, le maître dans sa classe. Il est là chez lui : or M. Bavozet est affable, son caractère est souriant, mais il est vif. C'est une faute ; le calme sied au maître d'études. La colère ne convient point ; un encrier brisé n'est pas un raisonnement.
Il est savant ; les mathématiques lui sont familières, une mémoire prodigieuse. Jacques Mauid émerveillait. Il calcule avec la même sûreté ; mais il raisonne ; les enfants, les chers petits bonshommes, les yeux encore tout pleins de l'azur, la chanson des nids sur les lèvres, rêvant à je ne sais quel buisson mystérieux que le hasard met toujours sur le chemin de l'école, voient les chiffres s'ajouter aux chiffres et ne comprennent pas. M. Bavozet, le docte mathématicien, prend sa tâche à cœur ; il veut faire des savants et il n'a devant lui que des ânes divins. Il rêve pour eux les palmes des doctes assemblées ; eux ne songent qu'aux grands rameaux verts que le vent balance. Il devine leur horizon ; il l'entrevit dans l'avenir l'usine et ses hauts fourneaux, l'atelier et ses murs sombres ; le comptoir et ses salles mornes. Le maître d'école est un voyant ; eux, encore tout étourdis du ciel, livres de soleil, et d'espace, ils ne voient que le présent, et le présent n'est pas enchanté ; les hommes sont de grands fous, il n'y a que des enfants qui soient des sages.
Des règles étroites, abstraits, arides, la sécheresse dans la science ; est ce que cela vaut cette petite mouche mystérieuse qui va l'on ne sait où, est-ce que cela égale ce vol irrégulier du hanneton, qu'avril amène avec lui, pour le plus grand plaisir des bannis et le plus profond désespoir des maîtres ?
M. Bavozet le sait ; mais les lois des hommes sont implacables. Il faut que l'enfant apprenne. Il faut qu'il subisse le joug du chiffre ; son cerveau doit s'abstraire aux règles. Que deviendrait le monde s'il n'était que des poètes ? Il n'est pas donné à tous de n'avoir pour maître qu'un vieil abbé mystique, et les ombres touffues et fraïes, du jardin des Feuillantines.
Ce maître d'école est un républicain : un aimé de la République ; les principes de 89 l'élouissent ; il peut donner l'instruction civique : il aime avant tout la patrie, et s'il vout un culte à la Convention ; c'est qu'il l'a sauvée. Sous le gouvernement de M. Ducros, il fut disgracié ; c'était justice ; les maîtres d'école sont un obstacle au gouvernement personnel, ils instruisent le peuple ; l'instruction est pour le peuple un bouclier ; les traits des Césars s'y énoûsent ; Les électeurs du quartier de Perrache l'ont envoyé au conseil général ; ils feront mieux.
Cet homme, ce savant indiscutable, compte dans sa vie une heure amère : Elève de cette Martinière dont il est l'un des maîtres, il acheva ses études au Lycée de Lyon ; il y fit sa classe de mathématiques spéciales. Il avait l'ambition de coiffer le tricolore du polytechnicien ; il échoua. M. Bavozet n'aime pas les lettres. Il vit dans la science ; les problèmes les plus ardues ne l'effrayent point. Il a le secret des abstractions ; l'air mystérieux, ce sphinx plus cruel que celui de Thèbes pour les cerveaux de quinze ans, est la religion de M. Bavozet. Les mathématiques sont un dogme ; Barème est son dieu. Infaillibilité du chiffre Nous nous réjouissons de cet échec. Le destin a des projets impénétrables. Nous avons besoin de lui. M. Bavozet devait rester le maître d'école de nos enfants.
Ou il n'est point passé à l'envoyé des élèves. Citons-nous M. Cottet, un enfant du peuple. Il est l'œuvre de M. Bavozet ; il l'a deviné ; il l'a suivi pas à pas ; il lui a donné le feu sacré qui brûlait en lui ; et les portes de l'école polytechnique qui étaient fermées pour le maître, s'ouvrirent pour l'élève. Aujourd'hui ce jeune homme, comme Bonaparte à Toulon, porte les galons de lieutenant d'artillerie.
C'est un père de famille, il est bon, il est doux, il est souriant. Il a de grands yeux ; ils ne font pas peur. Quand il est le roule, sa bouche sourit ; ce qui détruit cela.
Ses collègues le recherchent. On le voit souvent attablé avec ses amis ; la brasserie Gruber est le rendez-vous. Ils prennent là le vermouth et font de la politique. M. Poullet, l'énergique maire de St-Cyr, passe auprès d'eux et les salue ; de graves personnages politiques s'attablent devant des bocks. On fait les ministres, on renverse le gouvernement, on met les chambres en accusation ; on cause enfin. Mais les causeurs sont des convaincus, c'est une étude que nous ferons. La brasserie Gruber est la taverne des passionnés de la politique ; ils tuent les gouvernements, et les gouvernements ne s'en portent pas plus mal. Le plus étrange est que ces messieurs se moquent du café Procope ; ce nid d'un aigle qui valait bien leur sous-préfecture.
M. Bavozet est modeste. Il est depuis longtemps officier de l'instruction publique. Jamais le ruban violet ne s'étale sur son habit. C'est chez lui que brillent les palmes académiques. Tout l'homme est là. Au milieu des cérémonies officielles, il demeure simple et modeste : Une vertu de l'homme qui sait.
A côté de noms retentissants, échos de gloire vaine et surfaite, il nous a semblé bon de pouvoir citer M. Bavozet : un maître d'école dont le peuple se souviendra.
DABRUCK.

ECHOS DE LA RUE

ET DES BOUDOIRS
Oh donc allaient samedi soir, les deux viennois-s Angèle Gervais et Marie Buit ? A'raient-elles des actions dans une maison de teinturerie de Saint-Clair ?
Carmen est de retour de Vichy. Il parait

que le commerce des fleurs ne lui a rapporté là-bas que des ennemis.
Elle qui comptait y faire fortune.
Pauline Desgeorges et Victorine quittent Vichy cette semaine.
Elle ne feront que toucher barre à Lyon puis partiront pour Trouville.
Qui donc a dit que le commerce était dans le marasme ?
La passion du baccarat les perdra.
Adrienne Roux, Pauline Buffet et Céline Moutier se sont fait plumer cette semaine chez R-salie.
Chacun à son tour.
Il paraît que Pauline a été complètement décaivée.
Jeanne Perrin arrive d'Aix. Elle a gagné 500 fr. au Casino.
E-pérons qu'elle va donner un à-compte à ses créanciers.
Céline Mortier ferait bien de changer de toilette et surtout de quitter ce chapeau aux plumes horribles qui lui pendent sur le visage et dans le dos.
Un peu plus de goût madame !
Même observation pour Marie la petite Poupée.
Céline Chaillou fera bien de se mêfier de Louïsette Egrat et de Lucy Maïa.
C'est absolument urgent.
Elisa Béliqand va recevoir les témoins d'Antoinette Childbert.
On se battra au sabre de cavalerie.
Fonfon a déserté son poste.
Elle a abandonné les clefs du comptoir. Cette charmante Fonfon se fera toujours remarquer. Elle a pris la jausse uniquement pour faire parler d'elle.
Mais que ses amis se rassurent son état est sans gravité.
Henriette Henri IV, par suite de circonstances imprévues a quitté les bords du Léman pour revenir à Lyon.
Elodie va en faire une maladie.
La grosse Maria se débauche. La voilà qui accompagne Denise chez Malossi.
Est-ce qu'elle deviendrait une cliente de Pagani ?
Maria, les mauvaises fréquentations vous perdront.
Josephine Nou-Nou n'est pas le modèle de la dignité ; chacun sait ça ; mais lorsque son protecteur apprendra qu'elle se promenait dimanche dernier, sur la route de Champagne, en compagnie d'une amie et de deux jeunes cavaliers, il pourra bien se fâcher tout rouge.
N'est-ce pas, Nou-Nou ?
Jeudi soir, Ma Mère m'attend et Adèle Désauges passaient au grand galop de leurs chevaux, sur la route de Monchat.
E les ont fait écraser un pauvre diable subitement éculé par les charmes de Maria Wurra.
Grâce au cocher, il en a été quitte pour des contusions sans gravité.
Marguerite Chaillou pourrait-elle nous dire pourquoi elle a changé son itinéraire, et pourquoi au lieu de prendre par le cours d'Herbouville passe-t-elle sur les cours L'ayette ?
Marguerite la Nantaise, porte actuellement un costume abominable : toile de matelas à raies d'une largeur inouïe.
Cela lui va aussi bien que de singer nos reines du demi-monde.
Une véritable paysanne, sauf l'ingénuité.
Estelle obligerait ses amis en quittant son humble robe à carreaux bleus.
Il est temps de passer chez la couturière.
Une nouvelle étoile vient d'apparaître à l'horizon du demi-monde lyonnais. Elle se nomme Francine.
A tantôt sa silhouette.
Un journal de Vichy raconte qu'il fait tellement chaud dans cette ville que Tonine Françon, employée aux jeux des chevaux de bois, est obligée d'éponger ses bêtes toutes les cinq minutes.
Que faisait Marie la négresse dimanche à 9 heures, avenue de Noailles.
Il paraîtrait que son nabab se serait dissolu.
Anna Philo des Beaux-Arts a enfin trouvé un nabab qui a consenti à lui meubler un appartement.
Que les hommes sont bêtes !
Sabine Castille a renoncé à quitter notre ville.
Elle se lance plus hardiment que jamais dans le tourbillon de la bicherie lyonnaise. On la voit partout : A Chasselay, à Fontaines, etc.
Marie Largeron fait de fréquentes visites au camp de la Valbonne.
Ah ! que j'aime les militaires !
et elle n'est pas seule à aller distraire nos guerriers. Lucie Maïa, Joséphine Odet, Perroline, Céline Moutier, Marie Mayor y vont souvent.
Ces jours-là, il y a fête à la grande brasserie Quant à Joséphine Nou-Nou, elle se rend à Sathonay.
Joséphine Odet ne quittera pas son étrennelle robe à carreaux noirs et blancs ; mais la chérie a trouvé un moyen pour nous donner une demi-satisfaction c'est de se porter une grande visite grise et elle a hangé de chapeau.
La planteuruse fera bien de tenir compte de nos observations.
Que faisait donc Jenny l'ingénue, vendredi s'ir, à dix heures, dans les salons de Berthoud.
Pour une ingénuité, cela nous paraît bien risqué.
Prière à Joséphine Odet et son amie la blonde Maria l'Auvergnate, de nous dire pourquoi elles ont laissé à bâiller devant les restes d'un fin souper chez la papa Co-

las (de la Demi-Lune), deux petits messieurs, pour enlever, dans leur équipage, entre onze heures et minuit, deux liers artificiels, qui les avaient fait sauter au bal que donnaient, dimanche dernier, 31 juillet, les jeunes gens de cette localité, qui est la moins éclairée la nuit ?
Estelle est décidément brouillée avec son ami.
La pauvre enfant est réellement malade de sa dernière cuite. Elle continue à faire de nombreuses visites à la pharmacie Lardet.
Cela ne la guérira pas, car qui a bu boira.
Philomène a été vue samedi soir, à l'Assommoir, en compagnie de trois de ses amis, noyant sa tristesse dans des flots de vins capiteux.
Elle portait une toilette bleue qui ne lui allait pas trop mal.
Isabelle de l'Est continue à ingurgiter force bocks. Est-ce pour cela que sa taille s'arrondit sans cesse ?
Quant à sa gorge tumultueuse, elle n'a de comparable que les formes de la planteuse Joséphine.
Le père Papat nourrit bien ses boîmes.
SAINT-ETIENNE
Monsieur le rédacteur,
Je reçois à l'instant la lettre, par laquelle vous me priez si chaleureusement de vous continuer l'envoi régulier de chroniques hebdomadaires, sur le monde galant de notre bonne ville de Saint-Etienne, et du cours Saint-André en particulier.
Mon intention était de m'en tenir aux deux tartines que j'ai eu la fantaisie de vous adresser, car avec l'appel des réservistes, mon temps va être compté, et les grandes manœuvres m'abîment le tempérament.
Mais, puisque, dites-vous, il y va de l'intérêt de mes chères petites camarades, et de celui des chouchoues-jambon de la brasserie Bernex, je me fais un devoir d'accepter de collaborer à votre œuvre décapitante, d'autant plus que les cinq cents balles d'appointement que vous m'offrez, font parfaitement la mienne.
Que je vous raconte donc vite, alors, la nouvelle du jour ; nouvelle grave qui est venue jeter le trouble parmi nous, et plonger dans l'anéantissement grand nombre de nos vivresses, depuis la petite ouvrière amoureuse, jusqu'à la grue altière.
Figurez-vous qu'hier, à l'heure de l'absinthe, comme nous étouffions des perroquets pour empêcher que la chaleur ne nous en fit autant, voilà que tout à coup la petite Zoulu a fait irruption dans la brasserie, renversant tout ce qui se trouvait sur son passage, les chaises, les bocks, le chapeau de Juliette, les queues de billards, l'ombrelle de Francine, etc.
« Que lui prend-il ? Que lui prend-il donc ? à cette anouille, excrément toutes ces dames ? »
Zoulu fit signe qu'elle allait parler, elle que pour se remettre, elle litchait l'absinthe de Françoise Chol, qui l'interpelle vivement à ce sujet.
Puis, ayant passé le revers de sa manche sur son museau chiffonné, et encore toute naletaute.
« Mes pauvres groles, dit-elle, on nous ménage un fameux coup de jarnac.
« Il paraît, qu'après les grandes manœuvres, nos régiments ne reviendront pas ici ; ils permutent avec la garnison d'Aurillac.
« C'est tel que je vous le dis, car je tiens la nouvelle de mon coiffeur, qui a passé ce matin à la teinture, les cheveux de la femme d'un capitaine. »
Cette révélation, comme vous pensez, jeta un froid de glace dans l'aimable réunion.
Plusieurs de ces chères petites avaient été hessées au cœur.
Que d'illusions détruites ! — Que de projets déjoués !
Ils allaient partir !...
Des visages pâlerent, et si Zoulu elle-même n'avait pas été atterré, elle aurait vu, braqués sur elle, des yeux de vipères, comme si elle était cause de ce qu'elle avançait.
Cependant, le premier moment de stupeur passé, petit à petit on se remit à causer ; chacun fit son commentaire, lança ses observations, puis ce fut un chassé-croisé de demandes d'interpellations, un brouhaha, un branle-bas ; les femmes, comme leurs paroles, allaient et venaient par la brasserie.
On entendait que des : ma chère par ci, ma chère par là. — Quelle déveine ! — Quel embêtement ! — C'était pas à faire !
Sophie Sacrésampe et Fanny Bombance disaient que le gouvernement ne pouvait leur faire une telle méchanceté, qu'elles avaient trop bien fêté le 14 Juillet pour cela, qu'elles n'avaient pas dégrisé de tout le jour, ni cessé d'envoyer des fusées.
Léontine Caramontrand demanda si Aurillac était bien loin, et si nos régiments y seraient envoyés pour y battre contre des Kroumirs.
Jenny Cachalot, plus spirituelle, proposa de protester, en organisant au pré Palluat, un grand meeting, dont la police serait confiée à l'agent Pieds-Mignons.
Puis, dans le désarroi, ces dames s'équivrèrent les unes après les autres pour aller aux renseignements, et il finit par ne plus rester personne du tout, pour payer les absinthés vertes.
Celle-là, le garçon la trouva également verte ; il en devint bleu, et le patron rit jaune.
Enfin, comme vous devez vous en douter, cette pauvre Zoulu, a mis à la torture bien des coeurs de nos jolies zingueuses du cours Saint-André.
Mais il ne faut pas conclure de ce petit incident, que toutes nos Nanas donnent dans la garance.
Loïn delà ! Le civil à ses ferventes.
J'en sais même qui ont des dadas en tête, et qui restent indifférentes à la nature de leurs amants.
Ainsi, venez, nous avons ici, la grande Amée, Victorine et la Pi chonnette qui se sont mises en tête de se faire actrices.
Elles ne font que rêver théâtre, nuées de la rampe, adulation des fauteuils d'orchestre.
C'est que la nouvelle municipalité de notre ville vient de créer un cours de déclamation, et elles veulent le suivre.

Des Messieurs très bien leur ont dit souvent qu'elles avaient une jolie diction qu'elles feraient bien au théâtre.
Souvent à des soupers, après le champagne, ces messieurs se plaisaient à leur entendre déclamer quelques poésies : Le curé de Vellapra, ou les Filles du Clapier, ou encore une poésie patoise fort sentimentale :
E lan cassa lou pla.
Et chaque fois, elles remportaient un vrai succès captivant leur auditoire d'éclite.
Aussi, sont-elles bien décidées à tenter du théâtre, puisque l'occasion s'en présente.
Cependant Maria Fline, qui a été longtemps domestique à Paris, chez un marchand de vins du faubourg Poissonnière, chez lequel se rendaient des élèves du Conservatoire, calma un peu l'ardeur de ces belles petites en leur racontant qu'il n'était pas si commode que cela de devenir actrice ; qu'elle avait entendu dire chez son patron, que les professeurs qui apprenaient à déclamer : des nommés Coquelin, Fèvre, Delaunay et autres, étaient des hommes instruits et sévères qui ne plaisantaient pas, et que pour être admis à leurs cours, il fallait avoir le feu sacré et être de vrais bucheurs.
Ce sombre tableau découragea un peu ces artistes à venir, mais ce fut de courte durée.
En effet, elles allèrent aussitôt aux renseignements, et furent toutes heureuses d'apprendre que leur futur professeur était Trimoulinard, le comique du théâtre de la saison dernière, qui avait tant fait rire tout l'hiver, que de plus c'était lui même qui faisait marcher les pantins du Théâtre-Guignol d'été, ou elles s'amusaient tant.
C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme de ces étoiles naissantes.
De sorte que, de deux ou trois qu'elles étaient, elles sont maintenant toute une bande qui veut suivre le cours municipal de déclamation.
A la vérité, il faut reconnaître que notre municipalité est pleine d'égards pour la jeunesse.
Ainsi, nous avons continuellement des fêtes publiques.
Non seulement chaque quartier fait la sienne, mais il suffit qu'une rue ait deux cabaretiers qu'ils en fassent la demande, et immédiatement on les autorise à organiser une fête foraine qui casse la tête à tout le quartier.
Aussi, l'athlète Meunier, et le lutteur Ramond, le rempart de la Loire, font-ils des affaires d'or, cette année.
Pour terminer, laissez-moi vous dire que nous avons en représentation un grand cirque milanais, qui nous offre, comme grand attraction, une pantomime militaire dont vous devez deviner le titre : Français et Kroumirs, ou Kroumirs et Français.
Les affiches immenses de ce cirque portent en vedette et qu'au dernier tableau du spectacle, on verra la France couronnant ses enfants, à l'instar de la Mouche d'Or du théâtre du Chatelot de Paris.
Or, comme vous pensez bien, nous avons toutes vu cette fameuse Mouche d'Or, à laquelle M. Zola n'us compare.
Nous nous sommes donc rendus, en nombre, au cirque ; mais nous avons eu beau ouvrir de grands yeux, impossible de découvrir la Mouche d'Or, ni le moindre moucheron, voltigeant dans les airs.
Cependant une femme bleu blanc, rouge, portée en palanquin par quatre garçons d'écurie, a fait le tour de l'arène, au milieu de feux de Bengale, et c'est tout ce qu'on nous a servi pour le grand tableau de la Mouche d'Or.
Néanmoins, personne ne s'est plaint, car le clown Gougou nous avait beaucoup fait rire tout le soir.
C'est égal je crois qu'un cirque ne devrait pas faire ainsi erreur sur la qualité de la marchandise promise.
Bien à vous,
ELISA.

petits, et l'on voit sans aucune surprise ces contrastes étranges que rien ne peut expliquer.
Nous ne dirons rien des robes et de leurs draperies qui sont toutes à peu près du même genre ; mais les chapeaux, les ombrelles, les éventails ! Toutes les robes, disons-nous, sont à peu près du même genre.
En effet, la note dominante, c'est la jupe découverte garnie de talons à la taille de volants échelonnés, ou même d'un unique volant faisant jupe religieuse.
Les écharpes, les draperies de toutes sortes s'y croisent, placées plus ou moins haut taillées plus ou moins larges.
Derrière c'est le plus souvent un noué monstre couvrant toute la hauteur du jupon.
Le corsage est ce qui change le plus, c'est le corsage Louis XV avec ses pointes hardies, la jaquette Dorsay, sortant de chez un tailleur en renom, avec accompagnement de col droit, cravate, plastron, pochette à mouchoir, etc., ou bien la polonoise serrée à la taille par une ceinture à son secours.
Si nous passons aux chapeaux maintenant, ce sera toute une autre histoire. N'essayez pas de s'avoir comment ils sont faits, ni comment ils se nomment. La forme la plus nouvelle c'est celle qui nait, le jour même, de la fantaisie d'une modiste, jusqu'à ce qu'elle en invente une autre, ou que le hasard d'un pli, d'une cassure, vienne à son secours.
On peut toutefois dire que les Manille, les Yokohama ou Alfias sont en grande faveur.
Les coiffures d'intérieur sont de petits chefs-d'œuvre de coquetterie. Ils est impossible d'en énumérer tous les types ; c'est le turban, la calotte mauresque, la mantille grecque et bien d'autres encore. Voici les deux plus mignonnes que nous ayons vues ces temps derniers : d'abord la coiffe bretonne, formée d'un petit mouchoir de foulard ou de dentelle plissé, avec volant de dentelle encadrant les deux côtés longs de noués en ruban de satin posé sur le sommet ; — puis le bonnet Poupard, ayant tout-à-fait la forme d'un bonnet de bébé.
Il est en surah bleu pâle ; le fond est marqué par une étoile de mer en perles morcées et la passe est coulissée ; un coquillé de valenciennes orne tout le contour du visage. Cette dernière forme est l'une de celles que l'on préfère actuellement. On a même copié le bonnet à trois pièces des petits bébés, et on le fait en mousseline brodée, doublé de satin de couleur. Bien bizarre, cette coiffure !
Mme RAYMONDE.

VILLE DE BORDEAUX

EMPRUNT DE 30 MILLIONS
Voté par délibérations du Conseil municipal des 10 juin et 26 octobre 1880 et autorisé par la loi du 20 avril 1881, ayant pour objet la conversion de divers emprunts et l'exécution de travaux publics.
Sur cet emprunt de 30 millions, conformément aux délibérations du Conseil municipal de Bordeaux des 21 et 28 juin 1881, et à l'approbation ministérielle du 4 juillet 1881, il n'est émis, actuellement, qu'une somme de quinze millions.
La ville de Bordeaux met en souscription publique 30,000 obligations de 500 fr. 4 0/0.
Remboursables en 40 ans, au pair, à partir de 1882, par voies de tirages au sort semestriels, ayant lieu chaque année, les 15 janvier et 15 juillet.
Les intérêts sont payables à raison de 10 fr. par semestre échus, sous déduction de l'impôt, les 12 février et 12 août, à la Recette municipale de Bordeaux, et au Crédit général français, à Paris, ainsi que dans les succursales de cette Société, en province.
CES OBLIGATIONS SONT ÉMISES A 500 FRANCS
Les souscripteurs pourront libérer entièrement leurs titres à la répartition ou dans les délais suivants :
En souscrivant 25 fr.
Ala répartition 50
Le 15 septembre 100
Le 15 octobre 100
Le 30 novembre 100
Le 15 janvier 1882 182
Total 500
Pendant la durée des versements, il sera tenu compte des intérêts à 4 0/0 sur les sommes versées.
La souscription est ouverte :
Le vendredi 12 août à Bordeaux :
A l'Hôtel de Ville ;
A la Trésorerie générale de la Gironde, et dans toutes les recettes particulières du département ;
A la Chambre syndicale des agents de change :
Au Crédit général français (succursale), 30, cours de l'Intendance et (bureau auxiliaire), 1, rue Bouquièrre.
A Paris :
Au Crédit général français, 16, rue Le Peletier, et à son bureau auxiliaire 53, rue de Rivoli.
Dans les départements :
A toutes les succursales du Crédit général français et chez tous ses correspondants.
Les emprunts de la ville de Bordeaux, 1870 6 0/0, — 1875 5 0/0, — 1877 5 0/0, — 1882 4 0/0, — 1884 4 25 0/0, devant être remboursés au pair avec le produit de l'emprunt, les porteurs d'obligations de ces emprunts sont admis à souscrire, par préférence et sans réduction, des obligations du nouvel emprunt, en remettant en échange les titres qu'ils possèdent actuellement.
Toutefois, pour les emprunts 1852 4 0/0 et 1868 4 25 0/0, la souscription aux obligations nouvelles ne deviendra définitive que si le résultat de la souscription totale permet d'opérer la conversion desdits emprunts.
Les souscriptions en numéraire seront réduites proportionnellement aux demandes.
Toute souscription non accompagnée du versement de fr. 25 ou des titres des emprunts antérieurs, donnant droit à l'échange, sera considérée comme nulle.
L'inscription à la cote officielle de cet emprunt sera demandée à Paris et dans les départements.
On peut, dès à présent, souscrire à Paris au Crédit général français, 16, rue Le Peletier, ou à son bureau auxiliaire, rue de Rivoli, 53, et dans les départements, à toutes les succursales du Crédit général français.
A Lyon, à la succursale du Crédit général français, 5, rue de l'Hôtel de Ville, au bureau auxiliaire A, 153, boulevard de la Croix-Rousses.

REVUE DE LA MODE

Par ces chaleurs caniculaires de quoi voudrait-on parler ? De ces magnifiques robes en mousseline fleurie, aux gigantesques dessins ; des voiles hindous, des batistes transparentes, des dentelles et grenadines, des chapeaux à large envergure qui sont nos alliés contre le maudit soleil. Et ces adorables costumes d'intérieur, comme ils nous sont commodes avec leurs longs plis flottants ! Sur un jupon de mousseline ou de nansouk garni en tabl er, on laisse la robe de chambre ouverte et l'on a ainsi un déshabillé fort élégant et léger.
Les matonnées en nansouk et en percaline sont aussi très recherchées : jupon court, garni de broderie ou de dentelle et casaque assortie, que l'on égayé de noués en rubans de satin.
Voici un joli modèle de matinée, en surah ivoire, que l'on peut tout aussi bien faire en simple percaline ou en nansouk.
De chaque côté des devants descend, en bretelle, une draperie de surah coulissée à l'épaule et à la taille et formant au-dessus de ce dernier point, chemise Molière. Un jabot de dentelle descend tout le long des devants et deux volants, abondamment fournis, font le tour du petit vêtement. Ruban de satin serrant des contours du dessus du bras et se nouant un peu bas à gauche.
La manche et coulissée à l'épaule et au poignet ; elle a sa manchette de dentelle : le jupon peut être assorti à cette matinée, c'est-à-dire fait en même tissu et chargé de dentelle, ou bien, on peut porter, pour l'accompagner, telle jupe que l'on voudra.
Il est bon d'observer que les modes de cet été sont toutes d'exagération. Examinez tout ce qui compose une toilette et vous verrez bien vite que tous les détails en sont très

